

le vouloir et où s'exécute l'action, quel romancier génial et complet il eut été.)

Mais revenons à Bourget ; si j'ai pris la plume, c'était surtout pour relever certaines paroles prononcées par lui, à propos de Léon Bloy dans une interview qu'il donna récemment à M. Charenso, rédacteur de Paris-Journal.

Il y déclare que Léon Bloy « n'était pas un homme intéressant... que c'était un paresseux, un orgueilleux qui nous chargerons, à peu près seuls dans la presse, de riais ceux qui lui en refusaient ». — « Il paraît, ajoute Bourget, qu'il a écrit contre moi des choses injurieuses... je ne les ai d'ailleurs pas lues. » (Menteur, va !).

Puisque Léon Bloy, ce vieux lion, n'est plus, c'est nous qui nous chargerons, à peu près seul dans la presse, de protéger sa mémoire contre les coups de pied rageurs d'un vieil onagre qui porte encore la marque de sa forte griffe. — Bloy a écrit à propos de Bourget quelques unes de ces pages d'une décisive et foudroyante justice, qui s'abattent sur les vaines gloires avec le poids terrible, le poids cosmique de la vérité. Le son faussement détaché, la rancunière impertinence avec laquelle Bourget parle de Bloy montre que les blessures qu'il en reçoit ne sont pas encore cicatrisées.

A l'époque où Bourget était déjà le cher maître, le distingué psychologue, l'hôte académique et choyé des grands salons, le conférencier et le romancier à la mode, Léon Bloy fut un des rares qui ne s'abusèrent point sur la médiocrité foncière, sur ce mélange bien auvergnat de prudente lourdeur, de malice fine et de bon sens terre à terre qui constitue le fonds moral de ce grand « peychologue ». (Notez, je vous prie, que je n'ai pas le dessein d'insulter tous les Auvergnats — Pascal l'était — je parle seulement d'une certaine espèce d'Auvergnats). Bloy possédait, en effet, comme Hello, comme Barbey d'Aurevilly, comme Nietzsche, un sens spécial pour dépister la médiocrité, si bien cachée fut-elle sous les oripeaux du dilettantisme, sous les ornements de la culture. C'est un don de l'enthousiasme et de la pureté intérieure. Bloy est certainement un profond psychologue. Il y a dans son admirable roman « La Femme pauvre » plus de psychologie vraie, plus de connaissance des gouffres et des sommets de l'âme que dans l'œuvre entière de Bourget, dont la prétendue « psychologie » n'est qu'un bavardage dialectique sur les sentiments. A coup sûr, il y a chez Bloy des insuffisances ; esprit profond mais étroit, souvent à mon sens il se trompe. Sur Renan par exemple ; mais c'est en pamphlétaire catholique, en tant que défenseur de l'orthodoxie qu'il invective contre celui qu'il considère comme un apostat, contre cet esprit qui a méseigné de ses dons providentiels, a blasphémé la lumière, et s'est mis volontairement en dehors de la communion des saints. Pourtant, un certain respect pour le colosse intellectuel qu'est Renan transparait sous ces invectives acerbes — qui sont d'éloquentes erreurs (tandis que les pages que M. Henri Massis a écrites sur un pareil sujet sont de plates bêtises).

Je ne puis partager l'opinion de Bloy sur Renan parce que moi je ne suis pas catholique, du moins dans le sens qui seul est admis par l'Eglise apostolique et romaine. Mais à propos de Bourget, j'estime que Bloy ne s'est pas trompé. Renan, il le hait, mais Bourget, il le

méprise. Mépris d'un animal de grande race pour un congénère faible et mâtiné ; car Bourget aussi se dit catholique, et dans les milieux où l'on pense peu mais bien, on le considère au même titre que ce pauvre François Coppée, comme une des colonnes de l'Eglise.

Colonnes de saindoux, en vérité, et que Bloy prétendait même faits d'une pire matière.

C'était un redoutable fidèle, un enfant de chœur terrible que Léon Bloy, et c'est sûrement à certains de ses correligionnaires qu'il a porté ses coups les plus durs et les plus mérités.

Que dire en effet du « christianisme » de Paul Bourget, de ce catholicisme d'Action Française, découronné de sa mystique grandiose, réduit à la seule politique et qui n'est plus la nourriture des âmes, la communion chrétienne de tous les esprits, mais un machiavélique engin de correction, de police et de guerre.

Notre haute bourgeoisie, jadis voltairienne, lorsque la doctrine de l'Encyclopédie lui paraissait avantageuse pour ses intérêts, adopte aujourd'hui ce catholicisme blasphématoire, car elle y voit, comme dans les mitrailleuses de la police, une garantie contre la révolte, un rempart moral derrière lequel elle espère continuer à jouir en sécurité de ses richesses et de ses privilèges.

Je crois bien que le catholicisme à la Paul Bourget, qui est aussi celui de la plus grande partie du clergé, prépare de bien dures épreuves à l'Eglise, le jour où la bourgeoisie dont elle s'est fait l'auxiliaire social verra le pouvoir arraché de ses mains. Au point de vue authentiquement catholique, il y a longtemps que les livres de M. Bourget devraient se trouver à l'Index, car on y trouve plus d'hérésies que dans toutes les propositions de Jansénius, et des blasphèmes à faire pleurer les anges.

M. Bourget ne va-t-il pas jusqu'à prétendre dans un de ses derniers romans, que la mort sur le champ de bataille, dans l'exaltation patriotique, ouvre immédiatement le ciel aux « héros » dont elle fait des « saints ». — Triste époque, hélas ! où l'on galvaude ainsi les beaux noms de sainteté et d'héroïsme. — Ces blasphématoires âneries, Bourget les écrit, et Maurice Denis les peint (de quelle manière, ô mes yeux !) ainsi que cet épouvantable crétin de la palette qui s'appelle Desvallières.

N'ont-elles pas l'approbation d'ailleurs d'un clergé ignorant, inconscient même des vérités qu'il prétend enseigner ? — de ces prêtres qui de chaque côté de chaque frontière se livrent à la même démagogie nationaliste, odieuse missionnaires de cet odieux Christ qui « exige que tout le monde cogne ».

N'avons-nous pas entendu, pendant cette ignoble guerre, pendant ce monstrueux attentat de l'Europe et de la civilisation contre elles-mêmes, tandis que sévissait autour de nous ce conflit satanique, négation même de la catholicité, n'ai-je pas entendu Monseigneur Amette, archevêque de Paris, ce politicien mitré, ce docteur sans doctrine, prier pour la victoire, et pour la victoire, et béni les armes de chrétiens allant égorger d'autres chrétiens. — Scandale plus étonnant encore ! N'a-t-on pas vu les prêtres combattre contre les prêtres, et les pasteurs s'armer contre leur troupeau ?

Ceux qui s'intitulent les médecins des âmes sont devenus malades eux-mêmes. Il faut guérir les médecins ! Quelle aurait dû être l'attitude l'Eglise, si elle avait conservé quelque conscience de son rôle spirituel, quelque

étincelle de mysticité. Il n'y avait pas le choix ; c'était le refus général du service militaire par tous les prêtres et l'excommunication de tous les belligérants sans exception. On aurait persécuté l'Eglise, me dites-vous — et après ? Elle en a vu bien d'autres, et que peut lui faire une persécution de plus ou de moins si, comme vous le prétendez, elle est éternelle.

Sollicité de prier pour le succès des armes autrichiennes, Pie X répondit : « Je prie pour la paix ! » Haute parole chrétienne. Mais que vaut la foi qui n'agit point ? et la prière était-elle donc la seule arme entre les puissantes mains du Successeur des Apôtres ? Hélas ! aucune langue de feu n'est descendue sur lui. La puissance des ténèbres fut si forte que Bloy lui-même sur ce point a faibli.

Chez Bourget, je déteste en outre ce faux pragmatisme religieux, pour qui la religion catholique est vraie, parce qu'elle est utile, parce qu'elle est, paraît-il, la mieux adaptée à la nature intellectuelle, morale et physique de l'homme (de l'homme du monde, sans doute). Ah ! vraiment, monsieur le romancier, et les cinq cent millions de bouddhistes, et autant de musulmans qu'il y a sur la terre, et tous les juifs et tous les anglo-saxons protestants, ces derniers surtout, vivent-ils moins bien et moins fortement que vous ? Quelle confusion, quelles erreurs ! La vérité du catholicisme est d'ordre surnaturel et mystique. S'il y a défaillance sur ce point, aussitôt le catholicisme n'est plus. On lit un peu partout de pareilles bêtises ; et ce sont d'aussi blasphématoires âneries que le Père Sertillanges débitait à ses riches ouailles de la Madeleine dans ses conférences sur le « héros chrétien ». J'avoue que dans la bouche d'un théologien et d'un prêtre, c'est plus surprenant que sous la plume d'un vieux bidet de lettres.

Faux psychologue, faux moraliste, faux théologien, tel est Bourget. Il ne compte ni comme penseur, ni comme écrivain, mais comme force sociale, à cause de ses huit cent mille lecteurs. Mais ce grand public qui a fait le succès de ses livres, on connaît la valeur du genre de célébrité qu'il décerne et la solidité de ses opinions.

Dans quelques années déjà, l'œuvre de Bourget disparaîtra sous des sédiments d'oubli. Mais Bloy demeurera longtemps encore comme un témoin extatique et retentissant de notre âge. J'aime l'œuvre de Bloy telle qu'elle est, véhémente, coléreuse, partielle, pleine de grondements, d'imprécations et de rugissements. Mais aussi quelles admirables et sublimes prières on y trouve, quels cantiques fervents et délicieux !... Partout, on y respire le souffle pur et violent des altitudes, on y entend retentir « ces trompettes d'immortalité » qui nous rendent lors que nous sommes las et découragés « le pas triomphant de l'enthousiaste ».

Personne aussi, dans ce siècle, n'a plus fortement que Bloy haï la médiocrité (j'entends celle du cœur), ni su donner une expression plus vigoureuse à ce sentiment qui, aussi bien que la capacité de respect et d'admiration, est le propre des âmes fières et libres, et qui s'appelle « l'indignation ».

Les esprits mesquins n'y voient que de la jalousie, de la malveillance ; en réalité, l'indignation est la colère de l'amour, c'est une exigence passionnée d'équité, d'ordre vrai, le violent désir de remettre à leur juste place les choses et les gens qui nous paraissent n'y être point.

C'est pourquoi, longtemps encore, une généreuse élite viendra se reconforter à ces admirables pages d'où jaillit la triple flamme du génie, de l'héroïsme et de la sainteté.

Ces grandes réalités sont obscurcies en cette époque où semble suffire et régner la médiocrité laborieuse de la pensée et de l'art. C'est sur ces réalités cependant que spirituellement repose la civilisation.

Elles reprendront un nouveau lustre, lorsque un jour cette civilisation sera menacée dans son existence même et que d'immenses dangers forceront les hommes de l'Occident à se tourner de nouveau vers ces profondes régions « d'où le divin a toujours jailli, et jaillira encore » vers les intarissables sources de toute puissance et de toute création.

MARCEL HIVER.



(Dessin de Cailhard)